

# CONTES POPULAIRES DES MANS DU TONKIN

PAR M. A. BONIFACY

Plusieurs publications ont fait connaître les contes populaires des Annamites (1), des Chams (2) et des Cambodgiens (3) : mais on est moins bien informé en ce qui concerne les récits qui ont cours parmi les tribus sauvages ou à demi civilisées qui peuplent l'intérieur de la péninsule et le Haut-Tonkin. Les contes suivants pourront donc n'être pas sans intérêt pour les amateurs de *folk-lore*. Ils ont été recueillis, dans la province de Tuyên-quang (Tonkin) par M. le capitaine Bonifacy, détaché à l'École française d'Extrême-Orient. Nous extrayons des monographies dont ils font partie les notes ci-après sur les peuplades qui les ont fournis.

Les Mans sont les peuplades non chinoises qui habitaient primitivement les montagnes du Sud de l'Empire et que la pression chinoise a refoulées hors des frontières ; ils se divisent en un grand nombre de tribus, mais il paraît probable que ces groupes appartiennent, en totalité ou en grande partie, à une même race, qui a été diversement influencée par les peuples avoisinants : c'est ainsi que, des trois tribus qui ont fourni ces contes, les Quân-côc parlent un dialecte chinois, les Cao-lan un thài modifié, et les Đai-bân une langue particulière qui est proprement l'allophone man.

Les contes I, II et III proviennent des Mans *Quân-côc* (annam. « Pantalons courts »), qui se nomment eux-mêmes *Tsan sieu nin* 山透人, « hommes du lointain montagnoux ».

Les contes IV et V ont été recueillis chez les Mans *Đai-bân* (« cornes »), dans leur langue *kim miên* (« hommes de la montagne ») ou *Tai pan* 大版 (« grande planche »).

Les deux derniers contes ont été fournis par la tribu des Mans *Cao-lan* 高蘭, (« hautes herbes odoriférantes »), qui se donnent aussi, outre ce nom, celui de *Tsan tsây* 山柴 (« Thai des montagnes »).

Dans deux autres tribus étudiées par M. Bonifacy, les *Quân trâng* et les *Đeo tiên*, les mêmes récits se répètent avec quelques variantes.

## MORT DE RIRE

Il y avait autrefois deux vieux époux fort riches ; ils possédaient beaucoup de serviteurs, de bestiaux, de rizières, et habitaient une maison fermée de toutes parts aux intempéries des saisons.

Un jour qu'ils étaient allés se promener aux environs, survint une grande pluie ; comme ils étaient seuls, ils enlevèrent tous leurs vêtements, les mirent sur leur tête en les recouvrant de leur manteau de feuillage, et rentrèrent chez eux dans cet équipage. Arrivés dans la maison, la nudité de sa compagne réjouit le vieux, et étendant les bras, il se mit à tourner autour d'elle en

(1) A. Landes, *Contes et légendes annamites* (*Excurs. et Reconn.* Nos 20-26).

(2) Id., *Contes tjames*. (*Ibid.*, No 29).

(3) Aymonier, *Textes khmers*. Saigon, 1878.

imitant le manège du coq amoureux. Or, pendant qu'ils jouaient ainsi, un voyageur qui cherchait à se mettre à l'abri de la pluie, arriva sans bruit jusque sous la vérandah de la maison. Ayant aperçu le manège des deux vieillards, il se mit à rire si fort qu'il en mourut.

Le vieux, ayant repris ses vêtements, alla voir sous la vérandah ce qui venait de s'y passer : il fut stupéfié en y trouvant le corps d'un homme mort et encore chaud, et s'en alla faire sa déclaration au lý-trường qui en rendit compte au tri-huyên du ressort.

Ce magistrat fit mander les deux vieillards et leur demanda des explications. Ceux-ci répondirent qu'ils étaient innocents, mais le tri-huyên ne voulut rien entendre et les condamna à mort. Le pauvre vieillard dit alors que le passant était peut-être mort de rire. Le tri-huyên, incrédule, lui demanda pourquoi ; le vieillard raconta alors ce qu'il faisait avec sa compagne, et, sans toutefois enlever ses vêtements, il recommença son manège. Le tri-huyên le trouva tellement grotesque et rit si fort qu'il comprit qu'un homme, les voyant jouer une telle comédie, avait pu mourir de rire. Il les renvoya donc absous.

## II

### FRAGILITÉ DE LA VERTU DES FEMMES

Il y avait autrefois deux époux très riches. Ils habitaient une maison bien close, derrière laquelle se trouvait un immense jardin planté de beaux arbres fruitiers ; il y avait également dans ce jardin une source d'eau pure et un étang. Ces deux époux n'avaient pour toute postérité qu'une fille, jolie et bien faite, qu'ils chérissaient.

Belle et riche, la jeune fille avait vu beaucoup de gens briguer sa main : des lý-trường et des chefs de canton s'étaient présentés tout d'abord, puis des tri-huyên et des tri-phù ; mais la jeune fille ne voulait pas épouser ces gens là pour devenir leur servante. Elle ne voulut pas non plus des grands mandarins, tels que bô-chánh, án-sát, tống-dộc ; les parents étaient désolés, mais ils aimaient trop leur fille pour lui imposer un mari.

Cette jeune fille avait l'habitude de se baigner tous les matins dans la source qui se trouvait dans le jardin.

Or il advint qu'un pauvre étudiant, après quatre ou cinq ans d'absence, fut pris du désir de revoir ses parents ; pendant son voyage de retour, il arriva un beau soir, exténué, auprès de la maison des vieux époux. En voyant ses vêtements usés, il n'osa pas demander l'hospitalité dans une aussi riche maison ; mais, comme il ne pouvait aller plus loin, il entra dans le jardin et monta sur un gros arbre pour y passer la nuit.

Au matin, la jeune fille vint se baigner, selon son habitude : elle se dévêtit complètement, se croyant seule ; puis, levant les yeux, elle vit dans les branches de l'arbre le jeune étudiant qui la regardait curieusement. Elle se rhabilla

aussitôt et lui demanda pourquoi il se trouvait là. Le jeune homme raconta son aventure.

La jeune fille lui dit qu'elle avait déjà refusé en mariage des personnages importants, mais que, puisqu'il avait pu voir ses charmes les plus secrets, elle ne pouvait et ne voulait avoir d'autre mari que lui.

Le jeune homme lui parla de sa pauvreté : il n'oserait, disait-il, prétendre à la main d'une personne aussi accomplie ; et il l'assurait d'ailleurs de sa discrétion ; mais la jeune fille persista et alla avertir ses parents en leur faisant part de sa résolution.

Les parents, qui ne voulaient rien refuser à leur fille, sortirent dans le jardin, rassurèrent le jeune homme, le firent descendre et entrer dans la maison, et se procurèrent à leurs frais tous les présents du fiancé. Ils firent tuer des porcs, des volailles, préparer le festin, et le mariage fut célébré le lendemain.

A peine un mois s'était-il écoulé, que des troubles s'élevèrent dans le pays : tous les hommes valides furent requis pour travailler à faire une citadelle qui permit à la population de se mettre à l'abri des brigands. Le jeune époux fut compris dans cette réquisition.

On remua et transporta des masses énormes de terre, et le pauvre étudiant, peu habitué à ces rudes travaux, finit par succomber et fut enterré sur le chantier, sans qu'on prit soin de lui faire une sépulture honorable, et sans indiquer sa place par un tumulus. Les travailleurs qui succombèrent furent d'ailleurs nombreux.

Cependant, la citadelle terminée, les hommes du village revinrent à leurs travaux habituels : la jeune épouse s'informa anxieusement auprès d'eux et finit par apprendre la mort de son bien-aimé mari. Elle alla alors trouver ses parents et leur fit part de sa résolution d'aller chercher les restes de son époux pour leur rendre les honneurs rituels et leur donner une belle demeure.

Malgré la douleur de la voir partir, les parents ne purent qu'applaudir à sa résolution, et la jeune femme se mit en route, emportant l'étoffe dans laquelle elle espérait ramener les restes de son époux. Arrivée au terme de son voyage, elle se mit à fouiller et à retourner la terre des remparts, sans craindre la fatigue, sans que sa délicatesse fut offusquée par la vue des cadavres et des ossements. Enfin son zèle fut récompensé : elle put reconnaître les restes de celui qui lui était si cher. Elle les recueillit pieusement dans l'étoffe qu'elle avait apportée et mettant son fardeau sur sa poitrine, elle reprit le chemin de sa maison.

Cependant Bouddha, le Saint (Confucius) les Esprits et les Génies furent émerveillés d'une telle preuve de fidélité conjugale, mais ils résolurent de la mettre à l'épreuve pour voir si elle était parfaite.

La jeune femme avait à traverser un torrent dont l'eau lui venait au genou : elle vit tout à coup apparaître auprès d'elle, flottant à la surface de l'eau, une fleur magnifique ; elle étendit la main pour la saisir, mais la fleur se déroba, comme emportée par le courant. La jeune femme s'acharna à sa poursuite, et

comme son fardeau la gênait, elle le rejeta derrière elle, dans les eaux, oubliant ainsi, en un moment, la vertu si parfaite dont elle avait fait preuve.

Les immortels virent clairement que, quelle que soit la vertu qu'elle montre une femme, il ne faut pas l'exposer à la tentation. La volupté (1) a un tel attrait pour elle, qu'elle oublie, pour en jouir, de longues années d'amour et d'honneur.

### III

#### LE CRAPAUD

Il y eut autrefois une si grande sécheresse, que toutes les rizières et les étangs étaient à sec. Il ne restait, au fond des fleuves et des rivières, qu'un mince filet d'eau. Le crapaud, qui ne pouvait plus trouver de marais pour élever ses enfants, résolut d'aller porter plainte au ciel ; mais, pour donner plus de poids à sa réclamation, il voulut s'adjoindre des camarades et décida la civette, l'ours et le tigre à l'accompagner. A cette époque, un chemin montait de la terre au ciel, et nos quatre compagnons, après beaucoup de fatigues, arrivèrent enfin à la porte du ciel.

Il n'y avait personne à la porte, mais on y voyait le tambour sur lequel frappaient, comme sur la terre, ceux qui ont une réclamation à présenter. Le crapaud frappa donc, et il sortit du tambour un son retentissant. Un Génie envoyé par l'Empereur du ciel se présenta alors, mais ne voyant que le crapaud, il rendit compte à son maître qu'il n'y avait personne, sauf un misérable crapaud.

L'Empereur de jade (2) donna alors l'ordre de lâcher les poules, pour débarrasser la porte de ce crapaud, mais la civette se précipita et croqua les poules. L'Empereur de jade fit alors lâcher les chiens pour punir la civette, mais l'ours les saisit et les étouffa. Alors l'Empereur envoya des satellites armés de fusils, mais ceux-ci furent dévorés par le tigre.

L'Empereur de jade ordonna alors d'introduire le crapaud, et lui demanda ce qu'il désirait : « Je me prosterne à vos pieds, dit le crapaud ; à qui pourrais-je porter ma plainte si ce n'est pas au pied de votre trône ? L'ardeur du soleil a desséché la terre, le Dragon ne l'a pas humectée de ses eaux bienfaisantes, je ne puis plus déposer mes œufs et élever mes enfants. »

L'Empereur de jade fut touché des malheurs du crapaud et donna l'ordre de faire tomber la pluie sur la terre altérée.

Depuis cette époque, lorsque la terre est desséchée, on entend le crapaud répéter sa prière au Seigneur du ciel, et presque aussitôt la pluie bienfaisante descend sur la terre.

---

(1) En chinois le caractère hoa 花 « fleur » signifie aussi par extension « volupté, plaisir de l'amour ».

(2) L'Empereur de jade (玉皇) Ngoc Hoang est le Seigneur du ciel dans la religion de Laotse : il est particulièrement honoré par les Mans de toute race.

Un tri-huyên avait pris un domestique pour décortiquer son riz. Tout en travaillant, cet individu tantôt pleurait à chaudes larmes, tantôt riait aux éclats, si bien que l'entendant, le tri-huyên le fit appeler et lui demanda pourquoi il pleurait et riait ainsi tour-à-tour. Cet homme répondit : « Grand mandarin, je pleure lorsque je songe aux bons parents qui m'ont nourri et que j'ai perdus ; je ris au contraire lorsque je me rappelle les bons tours que j'ai faits lorsque j'étais voleur. »

Le huyên, après avoir réfléchi, lui dit : « Eh bien, puisque le métier de voleur est si agréable, apprend-le moi. » L'autre y consentit, et le soir même le maître et le disciple se mirent en campagne. Ils pénétrèrent dans une riche maison, dont les habitants étaient un père infirme, qui ne pouvait quitter le coin du feu, et trois ou quatre enfants.

Tout ce monde dormait, et les deux compagnons commencèrent à tuer des poules et des canards, volèrent du vin et se mirent à faire une telle bombance que bientôt ils élevèrent la voix et réveillèrent toute la maison. Le voleur de profession, plus habile, put s'enfuir, tandis que le huyên, encore novice, se laissa prendre par les fils, qui l'enfermèrent dans un sac et le suspendirent au plafond ; après quoi ils sortirent pour donner la chasse au voleur qui avait fui. Mais pendant qu'ils le cherchaient au loin, celui-ci, tapi dans l'étable des buffles, sortit de sa cachette, rentra dans la maison, fit sortir le huyên de son sac, y enferma le père infirme, et tous deux s'enfuirent.

A leur rentrée, les fils désappointés de n'avoir pu trouver le deuxième voleur, se mirent à rouer de coups celui qu'ils croyaient enfermé dans le sac : « Ayez pitié de moi, criait le vieux père, reconnaissez votre erreur, c'est moi, c'est votre père que vous frappez. » Mais les fils répondaient en redoublant leurs coups : « Comment, voleur, brigand, non content de nous avoir volés, tu profanes encore le nom de père en te réclamant de ce titre sacré ! » Et ils continuèrent à frapper tant et si bien que le vieux mourut.

Lorsqu'ils voulurent se débarrasser du cadavre, ils reconnurent leur méprise, mais ne sachant que faire et voyant que les apparences étaient contre eux, ils allèrent aussitôt dans la forêt pour faire un cercueil et enterrer leur père secrètement. Ils firent donc le cercueil à la longueur voulue, parce qu'ils avaient apporté la mesure ; mais, pendant leur absence, le voleur, qui les avait suivis secrètement, raccourcit le cercueil de deux largeurs de main.

Quand les fils apportèrent le cercueil à la maison, ils s'aperçurent avec stupéfaction qu'il était trop court, et, comme ils n'avaient pas de temps à perdre, ils se décidèrent à couper la tête du cadavre pour qu'il y pût entrer.

Le voleur, qui était aux aguets, alla les dénoncer au tri-huyên ; celui-ci envoya ses satellites, qui trouvèrent le cadavre avec la tête coupée et emmenèrent les fils et le corps du père au tribunal.

Le tri-huyèn reprocha vivement aux enfants l'énormité de leur crime, et ceux-ci, hors d'état de démontrer leur innocence, n'eurent d'autre ressource que de proposer au huyèn une grosse somme pour qu'il les remit en liberté. Après bien des façons, le huyèn y consentit et se fit payer trois mille taëls d'argent.

Il fut ainsi riche pour le reste de sa vie et conserva son domestique voleur, mais en ayant soin de le bien nourrir et de ne lui imposer qu'un léger travail.

V

HISTOIRE DE LA CIVETTE QUI PARLAIT

Il y avait autrefois deux jeunes gens et une jeune fille qui avaient perdu leurs parents et qui vivaient ensemble. L'aîné des garçons était laborieux, mais envieux ; le jeune avait un très bon caractère et beaucoup de douceur, mais il était extrêmement paresseux.

Un jour le frère aîné avait apporté des *niêu lim* (1). Le frère cadet eût bien voulu en manger, mais comme il était couché et qu'il lui paraissait dur de se lever, il pria sa sœur de les lui jeter dans la bouche ; pendant qu'il mangeait ainsi, survint une civette (2) qui happait les fruits au passage. Le paresseux s'empara du petit animal et il l'éleva avec tant de soin, qu'il lui apprit à faire toutes sortes de tours d'adresse et même à parler.

Un jour qu'il se promenait avec son animal, il rencontra une troupe de marchands et leur dit : « Vous voyez que j'ai là une civette apprivoisée ; voulez-vous parier que je la ferai parler ? » Les marchands lui répondirent en riant : « Nous nous engageons à te donner toutes nos marchandises si tu fais parler ton animal, mais nous te donnerons vingt coups de rotin si tu l'es moqué de nous. » L'enjeu fut accepté, et aussitôt, au grand étonnement des marchands, la civette se mit à parler sur un signe de son maître. Les marchands s'exécutèrent et lui donnèrent leurs marchandises, une grande quantité de toile, de fil, de vaisselle, qu'il rapporta à la maison.

Un autre jour il rencontra un troupeau de buffles, et proposa aux gardiens de faire chanter la civette. Les gardiens se moquèrent de lui : « Nous donnerons volontiers tous nos buffles, dirent-ils, si tu fais chanter cet animal. » La civette chanta, et les gardiens surpris durent donner leur troupeau.

Le frère aîné voyant que, grâce à la civette, son frère s'enrichissait sans rien faire, en conçut de la jalousie, et lui demanda de lui prêter l'animal afin qu'il pût acquérir quelque bien grâce à ses talents. Le cadet y consentit, et l'aîné partit. Au passage d'une rivière, l'homme, au lieu de porter la civette, lui

(1) Annamite *Quá trâm*, fruit de l'*Eystathes silvestris*.

(2) *Lu mi nhau*, annamite *con cao*, *Viverra zibeltra*.

laisssa traverser l'eau à la nage, de telle sorte qu'elle fut très fatiguée et en conçut de la racune. Quelque temps après il rencontra des marchands, et le frère aîné fit le pari de faire parler l'animal ; le pari fut tenu ; mais la civette, invitée à parler, resta muette, et son maître fut tourné en dérision par les marchands. Il en eut un tel dépit, qu'il se précipita sur le capricieux animal, un bâton à la main, et l'assomma. Il s'en retourna ensuite, abandonnant le corps sur le chemin.

De retour à la maison, le frère cadet et la sœur s'empressèrent autour de lui et lui demandèrent s'il avait pu rapporter beaucoup de marchandises, grâce à la civette. Il raconta alors sa mésaventure et sa vengeance. Le cadet se mit à pleurer à ce récit, et après avoir demandé à son frère à quel endroit il avait laissé le corps de la civette, il se mit en route et recueillit les restes du pauvre animal, auxquels il fit un petit mausolée, sous un grand arbre, près de son logis.

Par la suite, lorsque le frère aîné allait prier les ancêtres, le cadet allait prier les mânes de la défunte civette et lui portait des offrandes. Quand après avoir fini ses prosternations il demandait aux mânes la permission de se retirer, aussitôt une pluie d'argent tombait de l'arbre, et il en avait chaque fois une bonne charge.

L'aîné fut jaloux de son frère et voulut aller faire des sacrifices à sa place aux mânes de la civette ; le cadet y consentit. L'aîné porta un beau plateau garni des mets les plus recherchés et fit de magnifiques prosternations ; mais, lorsqu'il demanda à se retirer, il ne fut pas agréablement arrosé par une pluie d'argent : au contraire, les nombreux oiseaux qui perchait sur l'arbre firent tous à la fois tomber une crotte sur lui. Furieux il revint à la maison, prit sa cognée et abatit l'arbre.

A sa rentrée, son frère et sa sœur lui demandèrent s'il avait apporté une bonne somme d'argent ; il leur raconta tout furieux sa mésaventure. A ce récit le cadet fut extrêmement peiné, et se mit à pleurer, car il ne savait que faire ; mais enfin il tailla dans l'arbre une auge pour donner à manger à ses cochons.

Quelle fut sa surprise en voyant que, nourris dans cette auge, ses cochons augmentaient tous les jours de deux livres ! En peu de jours ils devinrent gros et gras.

Le frère aîné en prit encore de l'ombrage ; il pria son frère, dont la complaisance ne se lassait pas, de lui prêter son auge, et il commença à l'employer pour ses cochons. Le résultat ne fut pas tel qu'il l'attendait, car ses cochons diminuèrent de deux livres par jour et devinrent en peu de temps si petits qu'ils furent enlevés par les oiseaux de proie (1). Alors il fendit l'auge à coups de hache et la jeta dans le feu. Sa sœur ne put en sauver qu'un petit morceau qu'elle donna au frère cadet.

Le frère cadet fut bien en peine, il pleurait et ne savait que faire du morceau

---

(1) *Chiêm ca*, annamite *giêu hiu*, espèce de vautour qui enlève les petits poulets.

de bois, lorsqu'il songea qu'il avait besoin d'un peigne. Il se fit donc un peigne, et, à peine eut-il passé le peigne dans ses cheveux qu'ils devinrent fins, noirs, lustrés et si longs que, lorsqu'il les jetait sur les poutres du grenier, ils retombaient encore jusqu'à terre.

Le frère aîné ne sut pas contenir son envie, et il demanda le peigne de son cadet, afin d'acquérir une chevelure aussi belle que la sienne. Il l'obtint et commença à se peigner, mais aussitôt ses cheveux devinrent rougeâtres, grossiers, ternes et cassants, et diminuèrent tellement de longueur qu'il finit par les avoir comme ceux d'un enfant qui vient de naître ; de dépit, il brisa le peigne et le jeta dans le feu.

La jeune sœur ne put en sauver qu'une dent qu'elle remit à son frère cadet. Celui-ci, après avoir pleuré son peigne, se décida à en faire un hameçon, avec lequel il alla pêcher dans un grouffre que formait le ruisseau voisin au-dessous d'une cascade.

Au moyen de cet hameçon, sa pêche était miraculeuse, les poissons se faisaient prendre à l'envi, et il en avait assez, non seulement pour en manger, mais encore pour en donner et en vendre.

Malgré ses succès, le frère aîné voulut encore tenter la chance ; il demanda l'hameçon à son frère qui le lui prêta. Muni du précieux engin, il alla le jeter dans le grouffre, mais quelle ne fut pas sa terreur en voyant une immense quantité de serpents énormes ! Terrifié, il prit la fuite, abandonnant ligne et hameçon.

Le frère cadet, instruit de l'affaire, alla sur les bords du grouffre pour chercher son hameçon ; après avoir longtemps cherché en vain, il s'assit et pleura. A ce moment, il vit une belle jeune fille qui s'élevait en nageant des profondeurs de l'eau bleue et qui, arrivant au bord, lui demanda : « Que faites vous là, et pourquoi pleurez-vous ? » Le jeune homme raconta son aventure. La jeune fille lui dit alors que son père, Luông-Hoàng (龍皇), le roi des dragons, avait précisément un hameçon fiché dans la bouche et qu'il ne pouvait extraire ; elle l'invita à descendre avec elle au fond des eaux pour essayer à son tour de le retirer, et elle lui fit prendre une touffe d'une certaine plante qui pousse sur le bord de l'eau.

La jeune fille le prit par la main, et lui prescrivant de fermer les yeux, elle le conduisit sous les eaux. Après avoir marché pendant quelque temps, elle lui dit de rouvrir les yeux, et il fut tout étonné de se trouver devant un superbe palais. Toujours conduit par son guide, il entra et pénétra dans une vaste salle où se trouvait le roi des dragons dont les replis remplissaient tout l'appartement. La jeune fille présenta le jeune homme à son père, en disant que probablement ce jeune homme pourrait le guérir du mal dont il souffrait. Celui-ci s'avança et appuyant la touffe d'herbe sur la lèvre du dragon, il put en extraire sans difficulté l'hameçon qui y était fiché.

Le roi des dragons le remercia et, en récompense, il l'invita à choisir un des trois parasols qui se trouvaient dans la salle. Le jeune homme prit le troisième et le roi lui en enseigna l'usage. « Evite, lui dit-il, d'ouvrir ce parasol



lorsque l'orage gronde et que la pluie tombe, mais si tu as à souffrir de la sécheresse, si le soleil dessèche la terre, ouvre le parasol, et aussitôt les réservoirs du ciel s'ouvriront et l'eau viendra rafraîchir la terre. » Le jeune homme regagna la surface de l'onde, portant le précieux parasol.

Grâce à ce talisman, il put avoir, à partir de ce moment, des récoltes magnifique, car dès que le soleil desséchait ses rizières, il ouvrait le parasol et la pluie tombait aussitôt.

Un jour qu'il se servait ainsi du parasol, il en vit tomber un petit poisson argenté à dos bleu, qui se mit aussitôt à nager dans une flaque d'eau de pluie. Emmerveillé des belles couleurs de ce poisson, il le captura et le porta dans sa maison où il le mit dans une jarre d'eau pure.

A partir de ce moment, en son absence, tous les ouvrages de la maison étaient faits comme par enchantement. Lorsqu'il rentrait après le travail ou la promenade, il trouvait sur son lit un beau plateau contenant les mets les plus recherchés, du riz cuit d'une façon irréprochable; il n'avait plus qu'à s'asseoir et à manger.

Le bruit de ces faits extraordinaires se répandit dans le village, et les parents des jeunes filles, pensant que l'une d'elles était amoureuse du jeune homme et allait ainsi faire son ménage en son absence, les surveillèrent étroitement; mais il fut bientôt évident qu'aucune d'elles n'avait la moindre part à cette affaire.

Le jeune homme voulut aussi savoir à quoi s'en tenir, et pensant que le poisson bleu était pour quelque chose dans le prodige, il feignit un jour d'aller travailler, et, rentrant par une issue dérobée, il alla se coucher dans le grenier au dessus de la jarre, tenant en main un pilon à riz.

Ce qu'il avait prévu arriva : le poisson, se changeant en une belle fille vêtue d'habits magnifiques, sortit bientôt de la jarre et se mit à vaquer aux soins domestiques, dépiquant et décortiquant le riz. Le jeune homme laissa alors tomber son pilon sur la jarre qui se brisa; puis il chercha à saisir la jeune fille qui, n'ayant plus d'eau, ne put reprendre sa forme de poisson. Quand il put la rejoindre, il s'aperçut qu'elle avait le corps souple et fluide comme celui d'un poisson; c'était en effet la troisième fille du roi des dragons, et, comme tous les dragons, elle n'avait pas d'os. Comme elle aimait le jeune homme, elle lui dit de lui donner à manger des baguettes de table, des brindilles de bois, et ces objets, se changeant en os dans son corps, la rendirent semblable aux humains. Ils s'épousèrent aussitôt.

Mais le jeune mari était si amoureux de sa femme, si enchanté de sa beauté, que, sa paresse naturelle aidant, il ne se décidait plus à quitter la maison; du matin au soir il regardait sa femme, admirant la grâce de ses mouvements lorsqu'elle se livrait aux occupations domestiques. Mais celle-ci qui était sérieuse, fit d'elle deux portraits tellement ressemblants qu'ils paraissaient vivants. Elle les donna à son mari pour les suspendre aux deux bouts de ses rizières, si bien qu'en allant et en venant pendant le labour, il avait toujours devant lui l'image de celle qu'il chérissait.

Un jour qu'il était aux champs, des soldats du roi qui passaient par là virent sa femme, et la trouvèrent si belle, qu'ils l'enlevèrent et la conduisirent au roi. Celui-ci l'épousa aussitôt, lui donna le rang de première reine, et négligea pour elle toutes ses autres femmes, sans pouvoir cependant parvenir à lui faire oublier son vrai mari.

Celui-ci, rentré à la maison, fut désespéré en ne trouvant plus sa femme ; mais il s'aperçut qu'une trainée de graines de choux sortait de la maison et se prolongeait vers la campagne. Il pensa que c'était un moyen que sa femme avait employé pour lui indiquer le lieu où on l'avait emmenée, et il suivit la voie ainsi tracée. Il marcha longtemps, longtemps, si bien que ses habits étaient déchirés et qu'il ressemblait à un mendiant ; mais il finit par arriver dans la capitale et jusque devant le palais du roi.

Sa femme, qui était précisément dans la cour, devant le palais, en compagnie du roi, se mit à sourire de joie en l'apercevant. Le roi surprit ce regard et ce sourire et dit à la reine : « Depuis une année, malgré tous mes soins, malgré toutes les preuves d'amour que je vous ai données, je ne vous ai pas vue sourire ; puisque le costume et l'allure de ce mendiant ont produit ce résultat, je veux désormais me vêtir comme lui ». Il alla aussitôt trouver notre homme et lui demanda à troquer ses vêtements royaux contre ses haillons, puis il voulut retourner vers la reine dans cet accoutrement. Les chiens du palais, ne reconnaissant pas leur maître sous ses habits de mendiant, se précipitèrent sur lui et le mirent en pièces. La reine fut alors chercher son vrai mari et le ramena dans le palais. Le voyant revêtu des habits royaux, tout le monde le prit pour le roi, et il régna effectivement à partir de ce moment avec beaucoup de sagesse.

## VI

### HISTOIRE DU ROI CAM-LÒ

Autrefois un roi avait une fille parfaitement belle et douée de tous les dons de l'intelligence, mais que personne n'avait demandée en mariage ; elle arriva ainsi jusqu'à sa trentième année.

Dans le jardin du roi se trouvait un oranger, qui bien qu'agé de cent ans, n'avait pas encore produit de fruit ; un jour que la fille du roi se promenait dans le jardin, elle vit un fruit sur cet arbre ; elle le cueillit aussitôt et le mangea.

Au bout de quelques mois, on s'aperçut que la princesse était grosse ; cela excita les soupçons du roi qui fit faire des recherches pour savoir si sa fille ne s'était pas livrée à un homme, mais l'enquête fit ressortir la vertu de la jeune fille, et, ayant appris l'aventure du fruit de l'arbre stérile, le roi ne douta point qu'il y eût dans cette grossesse une intervention des génies.

Le dixième mois étant arrivé, la princesse donna le jour à un enfant merveilleusement beau, qui, dès sa naissance, savait parler, lire et marcher, et

qui se mit aussitôt à étudier avec ardeur. On l'appela le prince Cam (Orange).

Lorsque le jeune prince eût atteint sa troisième année, le roi eut un jour envie de manger un mets extraordinaire : il donna trois ligatures à son maître d'hôtel, lui disant qu'il voulait manger la chair d'une femme ayant de la barbe. Le maître d'hôtel très effrayé, et voyant que le roi voulait l'éprouver, ne savait que faire. Le prince Cam le voyant triste, lui en demanda le motif, et lui dit, en apprenant la fantaisie du roi, que certainement il avait voulu parler d'une chèvre. Le maître d'hôtel acheta une chèvre et en donna à manger au roi qui fut satisfait.

Une autre fois, le roi demanda à manger un mets ayant les cinq saveurs, mais il ne donna au maître d'hôtel que trois sapèques pour l'acheter. Celui-ci alla aussitôt demander conseil au jeune prince, qui lui dit de donner au roi une bouchée de bétel. On trouve en effet dans une seule bouchée de bétel : le goût de l'arec, de la chaux, de la racine, du bétel et du tabac, c'est-à-dire les cinq saveurs, et cela pour un prix modique. Le roi se montra encore satisfait.

Enfin le roi manifesta le désir de manger de l'herbe ayant des tuyaux, et il donna encore trois sapèques pour faire l'emplette ; sur le conseil de Cam, le maître d'hôtel acheta des oignons, dont les feuilles forment de véritables tuyaux.

Un jour le roi avait invité tous les camarades du prince Cam à un festin, et, pour les éprouver on les avait fait asseoir à trois mètres et demi du plateau. Seul Cam put manger, car il avait en la présence d'esprit de se munir d'une baguette, avec laquelle il put piquer les mets.

Un jour que le roi cherchait en jouant quelle était la chose la plus aiguë, il conclut avec ses courtisans que c'était l'aiguille ; mais le jeune Cam, prenant la parole, leur fit reconnaître leur erreur. La chose la plus aiguë est l'eau, dit-il, car l'eau s'insinue par les plus petits trous, les plus petites fissures, dans lesquelles même la pointe d'une aiguille ne pourrait pénétrer.

Le roi fut effrayé de cette précoce intelligence, et, craignant que les ministres ne cherchassent à le détrôner pour mettre à sa place un prince doué de dons aussi prodigieux, il forma le dessein de le tuer, et pour cela il lui fit prendre un poison violent.

Quelque temps après, le roi envoya quelqu'un pour demander des nouvelles du prince, il était bien réellement mort, mais sa mère, au désespoir, répondit au messager qu'il était dans sa chambre comme à son habitude, lisant et étudiant.

Le roi fit alors prendre du même poison à un coq, mais celui-ci n'en fut pas incommodé et s'envola par dessus la haie. Alors le roi tourna ce poison en ridicule ; il en mangea et en fit manger à ses conseillers ; le poison fit alors son effet et ils périrent tous.

On disposa tout pour la cérémonie funèbre, mais le crime du roi ayant été divulgué, on ne trouva personne pour lui faire des obsèques convenables, et on dut faire porter son cercueil par deux misérables, dont l'un était aveugle et

l'autre sourd, pendant qu'on faisait au jeune prince de splendides funérailles. Dans leur marche rapide, l'aveugle qui portait le cercueil du roi eut le visage frappé par une branche : il recouvra aussitôt la vue ; le sourd, voyant ce miracle, lui demanda une branche du même arbre, et, s'étant frotté les oreilles avec cette branche il recouvra l'ouïe. Les deux compagnons jetèrent aussitôt le cercueil du roi dans un fossé et revenant précipitamment avec un rameau de la précieuse plante, ils en frottèrent le cadavre du jeune prince, qui recouvra aussitôt ses sens et fut salué comme roi par tout le peuple.

## VII

### POURQUOI LE BUFFLE N'A PAS DE DENTS ET LA PANTHÈRE A UNE ROBE TACHETÉE

Une panthère vit un buffle qui à grand peine labourait une rizière sous les ordres d'un homme qui, non content de le faire ainsi travailler, l'injurait et le battait. L'homme parti, et le buffle se reposant dans un pâturage voisin, la panthère s'approcha de lui et lui demanda pourquoi un puissant animal comme lui se laissait dompter par un être chétif et difforme. Le buffle répondit qu'en effet l'homme n'était pas un être puissant, mais qu'il avait en partage l'intelligence, et que c'était le secret de sa domination sur les animaux. Lorsque l'homme fut revenu à sa rizière, la panthère se présenta à lui et lui demanda de bien vouloir lui enseigner la sagesse. L'homme d'abord effrayé, eut vite repris ses sens et lui dit que pour cela elle devait faire tout ce qu'il exigerait d'elle. Il prit de fortes lianes et la garrotta solidement ; dans son ardeur à s'instruire, la panthère se prêtait docilement à toutes ses volontés.

La panthère fortement liée, l'homme la porta sur un lit de paille sèche et d'herbe coupée, puis il mit le feu aux quatre coins de ce bûcher.

Le buffle, qui voyait les contorsions de la panthère, et admirait le bon tour que l'homme lui avait joué, se mit à rire si fort que, dans ses hoquets convulsifs, il frappa son mulet contre une pierre et se brisa toutes les dents de devant. La panthère parvint enfin à se débarrasser de ses liens à demi brûlés et s'enfuit, mais non sans avoir la robe fortement endommagée par le feu. C'est depuis cette époque que la panthère a sa fourrure parsemée de taches noires, et que les dents de devant et du haut manquent au buffle (1).

---

(1) Une légende analogue existe chez les Annamites de Cochinchine.